

sion si elle retranchait de son code divin cette vertu-là, si elle cessait un moment de la prêcher, de nous l'imposer.

Avouons-le : nous perdons le sens de la mortification, surtout de celle qui prive l'estomac, et c'est pourquoi nous réclamons contre les ordonnances, relativement très douces pourtant, de notre Mère. Beaucoup de chrétiens font d'abondantes aumônes et consentent volontiers à fuir pendant le carême, les réunions joyeuses. Mais parlez-leur de retrancher quelque chose à leurs repas journaliers, ils s'en épouvantent ! cela leur semble impossible ! Dans certaines familles, on s'ingénie, les jours maigres, à faire entrer dans la préparation des aliments toutes les substances grasses que l'Eglise *permet* d'y mettre ; on se garderait bien de ne pas user de toutes et chacune des concessions que notre répugnance à l'austérité lui a comme arrachées. Le précepte de l'abstinence reste sauf, mais quel mal on se donne pour atténuer ce qu'il a d'un peu pénible ! Puis, si le jeûne provoque un léger mal de tête, quelque éblouissement passager, aussitôt on s'en croit dispensé.—Parce que le jeûne produit son effet, qui est d'affaiblir un peu le corps, de mâter la chair, faut-il s'en exempter pourtant ? Si la privation ne nous fatiguait nullement, nous laissait aussi frais et dispos, où serait la pénitence ?

Pour excuser notre peu de courage à souffrir, les raisons,—les prétextes plutôt,—ne manquent pas. On dit : les santés d'à présent sont plus débiles qu'autrefois. Je voudrais pouvoir l'admettre. Car, peut-il y avoir une si grande différence de tempérament entre nous, et ceux, je ne dis pas des anciens jours, mais ceux d'il y a trente ou quarante ans ? Or, nos Pères se mortifiaient ; ils comprenaient et pratiquaient les austérités chrétiennes, mieux que nous ne le faisons. Et si, en effet, les santés d'aujourd'hui sont plus faibles, quelle est la cause de cette diminution des forces physiques ? Ne faudrait-il pas en accuser les excès de table, par exemple ?

On dit encore : l'air est si vif qu'il consume tôt les aliments et qu'il faut, sous peine de s'alanguir, renouveler souvent la provision. Mais enfin, le climat a-t-il donc subi de telles transformations depuis un demi-siècle ? Je le crains, ce qui a changé, ce n'est pas tant le climat, ce n'est pas tant le tempérament, c'est plutôt la volonté ; les caractères se sont amollis, affadis ; la notion de pénitence comme